

C — L'espace dans *L'Écume des jours*

Les personnages n'habitent pas la lointaine Amérique de l'*Avant-propos*, mais Paris. La capitale n'est pas « le plus délicieux des monstres » décrit par Balzac (30), Colin et Chick ne sont pas Rastignac ni Julien Sorel lancés à la conquête de Paris : la ville n'a pas une grande importance. Les noms des rues sont fantaisistes (pp. 10, 82, 113) et, s'il n'était fait mention du métro (p. 16), de la patinoire Molitor (p. 16), de la gare Saint-Lazare (p. 40), des magasins (p. 82), de Neuilly (p. 24) ou d'Auteuil (p. 29), le lecteur pourrait oublier que Colin marche dans les rues de Paris. La ville est un symbole : elle représente tout ce qui menace le monde clos de Colin.

Dans *L'Écume des jours*, l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur est essentielle : Chloé prend froid à la sortie de l'église (p. 62), Colin doit chercher du travail toujours plus loin de son appartement. Les distances augmentent avec la progression du mal : le roman raconte l'expulsion de Colin, sa longue marche à travers les dédales de la capitale. Plusieurs éléments soulignent la désorientation de Colin, la détérioration de la situation.

— La première fois (dans le texte) qu'il sort et prend le métro, Colin émerge « dans le mauvais sens » (p. 16) et doit s'orienter ; à la patinoire, il s'élance sur la glace « sans tenir compte du sens giratoire » (p. 17) et entraîne de nombreuses personnes dans sa chute ; Alise lui fait perdre l'équilibre (p. 19). Lorsqu'il doit se rendre chez les Ponteauzanne, Colin tombe encore dans l'escalier (p. 29) et les « tas de filles » qu'il voit sous ses paupières lorsqu'il ferme les yeux manquent de lui faire « perdre son chemin » (p. 30) ; évidemment, il « tombe » immédiatement amoureux de Chloé. A la fin du roman, nous le retrouvons au milieu d'une planche au-dessus de l'eau attendant encore de « tomber » (dans l'eau).

— Le mariage met littéralement Colin à la porte de chez lui. Célibataire, Colin est doublement protégé : la « porte de sa chambre » et la « porte extérieure » (que l'on ouvre, comme dans de nombreux contes de fées, avec une « petite clé d'or ») se ferment sur un univers inviolable et sacré (p. 29). Chloé est l'intruse qui « secoue vigoureusement » (p. 63) le « mari » (p. 63). Colin ne pourra bientôt plus dormir. La maladie métamorphose les lieux : les « parois » se resserrent (p. 84), l'appartement rétrécit

(pp. 109, 111, 116-117, 119), les portes se referment* : Le dernier métier de Colin consiste à « se faire mettre à la porte » (p. 165).

— Les endroits fréquentés par Colin sont de moins en moins accueillants**. Les marches naissent littéralement sous ses pas. Remarque : les personnages habitent des appartements situés à l'étage et, à l'exception de l'immeuble de Chloé doté d'un ascenseur (pp. 56-57), il faut monter et descendre des escaliers pour rendre visite à Colin (pp. 22, 29), Isis (p. 31) ou Chick (p. 151). La « petite échelle » qui permet d'accéder à la « petite plate-forme » sur laquelle repose le lit de Colin (p. 62), symbolise le futur destin du malheureux mari qui ne cessera de graver les échelons de la déchéance : plus la situation s'aggrave, plus Colin s'enfonce et s'enlise (pp. 140-141), plus les marches — de la cave (p. 163) aux étages (p. 165) — se multiplient (pp. 86, 99, 120, 142, 163, 165). Colin se déplace beaucoup parce que « tout marche mal » (p. 125) depuis que Chloé « n'a plus de jambes » (p. 104). La maladie paralyse d'abord Chloé, fige ensuite Colin qui attend, arrêté au milieu d'une planche (p. 173). Mais avant cet arrêt fatal, ce sont les métamorphoses de l'appartement de Colin qui matérialisent le mieux cette modification des lieux et de l'espace dans *L'Écume des jours*. Deux choses sont à noter à ce propos : l'importance grandissante de la chambre, la liquéfaction, l'obscurcissement et le rétrécissement des lieux :

— dans les premiers chapitres, Colin, maître des lieux, déambule dans le couloir, erre entre la cuisine, la salle de bains, la salle à manger-studio ou le débarras transformé en atelier (p. 11). Quoique le sommeil caractérise ce

* Colin doit déguerpir (p. 123) ; Colin chasse Nicolas qui doit aller chez les Ponteauzanne (pp. 128-129) ; Chick est renvoyé (p. 136) ; Colin est enfermé dans la pièce « petite, carrée » (p. 144) ; Colin est renvoyé et poussé « vers la porte » (p. 146) ; Chick a mis à la porte Alise et s'est enfermé (pp. 147-149)...

** Dans l'ordre : la patinoire (III, IV), l'appartement des Ponteauzanne (XI), la place du rendez-vous et le Bois (XIII, XIV), l'appartement de Chloé (XXI), l'église (XXI, XXII), l'horrible « raccourci » (XXIV), la patinoire (XXVI), la boutique du marchand de remèdes (XXV), le quartier médical et le laboratoire du professeur Mange-manche (XXXVIII), le bureau du directeur employeur (XLIV), la boutique de l'antiquaire (XLV), la fabrique d'armes et le travail dans la petite chambre (LI), la cave de la Réserve d'Or (LXI), la déambulation somnambulique « dans les quartiers populaires ou bien dans les beaux quartiers » (p. 165), l'église (LXV), le cimetière dans l'île (LXVI), la planche au-dessus de l'eau.

personnage, la chambre reste fermée au lecteur jusqu'à la venue de Chloé qui bouleverse la vie du celtique (« notre chambre », p. 48). Chloé prend possession de la maison (p. 78), s'installe à demeure dans sa chambre (la maladie la cloue au lit)* et en expulse Colin (p. 138, 146)...

— après le mariage, les soleils n'entrent « pas aussi que d'habitude » (p. 63) ; après le voyage de noces entrent « décidément mal » (p. 78). La souris grignole en vain (p. 63), et s'écorche les mains en grignolant les carreaux du couloir qui ne brillent plus (XX). Le « monde s'étrique » (p. 116), les « murs se rétrécissent » (p. 111), les « lampes meurent » (p. 111), les soleils liquéfient (p. 118), le bois du parquet « gicle » sous la pression (p. 138), des « projections mi-végétales, mi-minérales » développent « dans l'obscurité humide » (p. 164). L'appartement meurt avec les personnages : la souris réussit à sortir avant que le plafond ne rejoigne le plancher (p. 172).